



# PLACE A DIEU!

---

## La Famille Chrétienne.

VOL. 3 — No. 8 — Janvier. 1900.

—\*\*\* \*\*—

- L. 1. Circoncision, *Kyr. 2 cl. Vêp.*, mém. de suiv.
- V. 2. Octave de S. Etienne.
- M. 3. Octave de S. Jean.
- J. 4. Octave des SS. Innocents.
- V. 5. Vigile de l'Epiphanie, *semid. privilg.*
- S. 6. EPIPHANIE. d'oblig. *Kyr. royal. II Vêp.*, mém. du dim.  
ant., *Remansit, v. Omnes.*
- D. 7. Dim. pend. l'octave. apr. l'Epiph. I *Kyr.* du dim. II Vêp.,  
mém. de l'oct.
- L. 8. }  
M. 9. }  
M. 10. } de l'octave privilégiée, *semid.*  
J. 11. }

- S. 13. Octave de l'Épiphanie, *dbl. privilg.*  
 D. 14. II apr. Epiph. S. Nom de Jésus. *Kyr. 2 cl. II Vêp., mém.*  
 du suiv., du dim. et de S. Maur, *Euge, v., Justum.*  
 L. 15. S. Paul, conf, premier ermite.  
 M. 16. S. Marcel, pape et martyr.  
 M. 17. S. Antoine, abbé.  
 J. 18. Chaire de S. Pierre, à Rome, *dbl. maj.*  
 V. 19. S. Canut, roi et martyr.  
 S. 20. SS. Fabien et Sébastien, martyrs.  
 D. 21. III apr. Epiph., *Ste Famille de J. M. J. 2 cl. Kyr. 2 ton. II*  
*Vêp., mém. du dim. et de Ste Agnès. (II Vêp., Staus)* et du  
 dim.  
 L. 22. SS. Vincent et Anastase, martyrs.  
 M. 23. Epousailles de la Ste Vierge, *dbl. maj.*  
 M. 24. S. Timothée, évêque et martyr.  
 J. 25. Conversion de S. Paul, *dbl. maj.*  
 V. 26. S. Polycarpe, évêque et martyr.  
 S. 27. S. Jean-Chrysostôme, évêque et docteur.  
 D. 28. IV apr. l'Épiph. *Kyr. du dim. I Vêp. du suiv. O Doctor,*  
*mém. du dim. et de S. Raymond (II Vêp.)*  
 L. 29. S. François de Sales, év. et doct.  
 M. 30. Ste Martine vierge et mart.  
 M. 31. S. Pierre Nolasque, conf.

---

**L**A Famille Chrétienne offre ses meilleurs souhaits de bonne année à tous ses aimables lecteurs. C'est L'ANNÉE SAINTE qui va s'ouvrir; qu'elle soit pour tous une année de sanctification, une de ces années qui font époque dans la vie par la grandeur et l'intensité de la transformation de l'âme. De même que cette ANNÉE SAINTE est placée comme une séparation nette et tranchée entre le siècle qui finit avec son indifférence religieuse et ses lourdes fautes, et

celui qui commence sous les auspices d'une Foi plus vive et d'un zèle plus ardent ; de même doit-il en être pour tous les bons chrétiens, car c'est une rénovation de nos âmes dans le sang de Jésus-Christ que le Vicaire de ce bon Maître nous demande d'opérer.

Que la dévotion à Marie Immaculée grandissant dans nos cœurs, nous attache de plus en plus intimement à Celui qui s'est fait victime pour l'amour de nous.

Que l'invocation du St-Esprit, s'échappe souvent de notre cœur, car sans lui nous ne pouvons seulement prononcer avec piété le nom de Jésus.

Que le Cœur Sacré de Jésus qui nous a tant aimé nous voit enfin répondre à son amour par un amour plus fidèle ; que la sainte communion où nous trouverons réellement et substantiellement ce divin Cœur devienne pour tous un aliment fréquent, quotidien si c'est possible ; car une VRAIE dévotion au Sacré-Cœur ne se peut concevoir qu'accompagnée d'une grande faim de la sainte Communion.

Mais pour préparer les voies au Sauveur, ôtons de nos âmes tous les obstacles, principalement ce qui serait contraire à la CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN, réparons NOS INJUSTICES, et n'oublions pas de faire L'AUMONE si puissante sur le cœur de Dieu.

**BIEN CHERS LECTEURS, BONNE ET  
SAINTE ANNÉE.**

---

## La dévotion à Jésus Enfant.

**A**DAM parut au monde dans l'état d'homme parfait ; mais le Verbe éternel a voulu naître enfant ; et cela, afin d'attirer nos cœurs par une plus grande force d'amour, dit saint Pierre Chrysologue. Il ne vient par sur la terre pour se faire craindre, mais pour se faire aimer ; c'est pourquoi il a voulu s'y montrer d'abord comme un pauvre et tendre petit enfant. Mon Seigneur est grand, et sa majesté divine est infiniment digne de louanges, s'écrie saint Bernard avec le Roi-Prophète ; mais, considérant ensuite Jésus devenu petit enfant dans l'étable de Bethléem, le saint ajoute avec tendresse : Ce Dieu si grand, mon souverain Seigneur s'est fait petit pour moi et s'est rendu aimable à l'excès.

Ah ! celui qui regarde avec foi un Dieu fait enfant, pleurant et gémissant sur la paille, dans une grotte, par amour pour nous, comment pourrait-il s'empêcher de l'aimer et d'inviter tout le monde à l'aimer, comme faisait saint François d'Assise, qui allait répétant : Aimons l'enfant de Bethléem ! C'est un enfant, il ne parle point, il ne fait entendre que des vagissements ; mais ce sont autant de cris d'amour, par lesquels il nous engage à l'aimer, et à lui donner notre cœur. ( *S. Liguori.* )

Puisque Jésus nous a tant aimés, puisque *s'anéantissant lui-même* ( Philip, 11, 7 ) il s'est fait enfant par amour pour nous et pour mieux se faire aimer de nous, laissons gagner notre cœur par les touchants attrait de son enfance. Avec les bergers et les mages, avec le vieillard Siméon et Arne la prophétesse, avec Marie et Joseph, contemplons avec amour ce petit enfant. Que nos yeux soient heureux *de voir ce salut qui vient de Dieu.* ( S. Luc, 11, 30. ) Adorons-le, bénissons-le, invoquons-le ; que sa faiblesse soit notre force, sa pauvreté notre richesse, son abaissement notre gloire ; et que ses charmes divins, sa grâce, sa candeur, son céleste sourire fassent notre joie et captivent notre amour.

## La dévotion au très-saint Nom de Jésus.

---

Le Nom de Jésus est un Nom divin, annoncé à Marie de la part de Dieu par l'ange Gabriel. Aussi fut-il appelé un Nom au-dessus de tous les noms. Et c'est le seul Nom par lequel on trouve le salut. Ce grand Nom est comparé par l'Esprit-Saint à l'huile. La raison en est, selon saint Bernard, que comme l'huile est une source de lumière, une nourriture et un remède, de même, le Nom de Jésus, est une lumière pour notre esprit, une nourriture pour notre cœur et un remède pour notre âme.

C'est une lumière pour notre esprit. Le monde, éclairé par le Nom de Jésus s'est converti des ténèbres de l'idolâtrie à la lumière de la Foi. Nous qui sommes nés dans des contrées dont les habitants, avant la venue du Messie, étaient tous païens, nous le serions comme eux, s'il n'était venu nous éclairer. Combien donc ne devons-nous pas rendre grâces à Jésus-Christ pour le don de la Foi ! En outre, le Nom de Jésus est une nourriture pour notre cœur. En effet, ce Nom adorable nous rappelle ce que notre divin Rédempteur a fait et souffert pour nous sauver, et par là il nous console dans les tribulations, nous donne la force de marcher dans la voie du salut, ranime ou augmente notre confiance et nous enflamme d'amour pour Dieu.

Enfin, ce grand Nom est encore un remède pour notre âme. Il nous fortifie contre les tentations et les attaques de nos ennemis. Les puissances de l'enfer tremblent et fuient quand on invoque ce saint Nom, comme l'Apôtre nous l'enseigne. Celui qui est tenté ne tombera point s'il invoque Jésus ; quiconque l'invoquera triomphera de ses ennemis, et sera sauvé. Qui jamais s'est perdu après avoir invoqué le Nom de Jésus dans les tentations ! On se perd quand on ne l'invoque point, ou qu'on cesse de l'invoquer lorsque la tentation persiste.

---

## IL VOUS MANQUE LA VAPEUR

Durant la guerre de Crimée, le gouvernement anglais, stimulé par l'opinion publique, se décida à attacher au service des ambulances un corps d'infirmières. Il jeta les yeux, pour les diriger, sur Miss Nightingale, qui vint à Paris pour voir de près les Filles de la Charité, étudier leurs réglemens et s'initier à leur vie.

M. Etienne, leur Supérieur général, lui permit de lire la règle des Sœurs et de visiter leurs établissemens. Il lui fit, en un mot, donner tous les renseignements qu'elle pouvait désirer.

Miss Nightingale vint, avant de repartir, remercier le bon Supérieur. Elle eut avec lui un long entretien, et manifesta à plusieurs reprises une confiance entière dans sa mission charitable.

— Madame, lui dit M. Etienne, j'admire votre bonne volonté et vos excellentes intentions, mais je ne partage pas votre confiance ; je suis même convaincu que votre essai ne réussira pas

— Comment, s'écria l'Anglaise, je ne réussirai pas ! Que me marque-t-il donc ?... Vous m'avez donné des instructions très précises ; j'ai pris moi-même des notes exactes, minutieuses.

— Oui, Madame, vous avez pris des notes comme s'il s'agissait de construire une machine. La vôtre pourra être semblable au modèle que vous avez sous les yeux. Il n'y manquera ni une vis, ni un écrou, et pourtant elle ne marchera pas. — Pourquoi ? dites vous. Parce qu'il vous manque la vapeur.

La vapeur, ici, c'est la charité, l'humilité, l'abnégation, l'obéissance et toutes les vertus qui sont l'âme de la vie religieuse. Tout cela, Madame, ne se trouve que dans l'Eucharistie, et par conséquent dans l'Eglise catholique. La religion protestante en a perdu la notion, et avec cette notion elle a perdu le secret de la vie religieuse. Copiez nos institutions tant qu'il vous plaira ; les vôtres ne pourront jamais se soutenir.

L'événement ne justifia que trop les prévisions de M. Etienne.

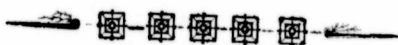
Miss Nightingale, ébranlée peut-être, mais non vaincue, poursuivit résolument sa charitable entreprise.

Avec sa communauté de diaconesses, elle alla prendre la direction de l'ambulance établie à Scutarie. Au commencement,

ce fut merveille. Le service de l'ambulance subit, à l'arrivée des infirmières, une véritable transformation. Et les malades n'eurent qu'à se louer des soins qu'on leur prodigua.

Mais bientôt des conflits surgirent dans l'administration anglaise. La Directrice elle-même trouva de la résistance dans ses subordonnées. Quelques-unes se montrèrent tellement récalcitrantes qu'elles durent abandonner leur poste. D'autres se marièrent et dirent adieu à la communauté.

On fit venir de nouvelles recrues, mais les mêmes difficultés se reproduisirent. Et Miss Nightingale était presque seule lorsqu'on ferma les ambulances.



## Le cas de la petite Blanche

*“ ....La petite Blanche a l'honneur et le plaisir de vous annoncer qu'elle est venue au monde avant-hier soir. Elle sera baptisée après-demain cinq heures. Il y aura des dragées pour tous ceux qui y viendront ! ”*

BLANCHE.

C'était imprimé sur papier Wathmann : imprimé ! que dis-je ? gravé, et chez Stern encore !

Décidément, les Linet avaient fait parfaitement les choses.

Par bonheur, le surlendemain j'étais libre ; j'acceptais mentalement l'invitation et je m'endormais avec les “ Linet ” sur mon horizon.

Mais, j'y pense ! vous ne connaissez pas les Linet ? Et moi qui allais de l'avant ! Attendez, la présentation ne sera pas longue :

Epoux Linet, fabricants de bretelles en gros, spécialité pour l'armée ; brave ménage bourgeois, bon comme le bon pain, uni comme Philémon et Baucis ; payant ses échéances, rubis sur l'ongle ; gardant ses six employés toute leur vie et allant passer tous les dimanches à Garches, où ils ont leur maison de campagne,

eur caveau, et leur stalle à l'église ; on n'y commence même jamais la grand'messe sans eux !.....

Maintenant, je continue :

Le surlendemain fut une journée superbe : un petit froid sec qui faisait craquer la terre sous les pieds et mettait un joli sang vermeil aux pommettes, j'arrivais rue des Jeûneurs, au magasin, où je fus reçu..... comme " le brav'gèn'ral " en personne.

" T'es gentil d'être venu, me criait Linet ! Nous serons douze seulement ; mais, tu sais, des vrais !..... Figure-toi que j'ai reçu du beau-père une poularde..... oh ! mais tu sais..... une poularde..... d'ailleurs, viens la voir..... marbrée de truffes !.....

— Et Blanche ? hasardai-je en souriant, et Mme Linet ?

— C'est juste ! fit-il, allons-y ! un bijou de fille, mon cher, " et il m'entraîna dans la chambre.

" Tiens ! regarde-moi ça, c'est-y rablé ?..... "

Après lui, je me penchai au-dessus d'un charmant berceau, tout enrubanné, et, au milieu d'un flot de dentelles, j'aperçus enfin un petit être tout rouge, le nez écrasé, criblé d'une foule de petits points blancs ; bref..... un je ne sais quoi, qui, dans le demi-jour des rideaux, me rappelait vaguement ..... un homard.

" Hein ? n'est-ce pas ? mon portrait en plein ? murmura-t-il tout bas.

— Oui..... oui..... parfaitement, répondis-je un peu suffoqué.

— Et Blanche ?..... c'est-y trouvé comme nom..... ? "

Je me gardais de faire aucune des critiques malicieuses qui me chatouillaient là, au coin des lèvres : c'eût été un crime de mettre le moindre petit nuage dans un si parfait bonheur, et d'

### Le Crucifix.

" Le crucifix, dans toute famille chrétienne, doit occuper la place d'honneur. On doit le voir, à la cuisine à l'endroit le plus marquant ; à la chambre à manger, au milieu de la cheminée ; au salon, à la place d'honneur, au lieu des glaces de mauvais goûts que trop souvent on y voit, au lieu, quelquefois, de ces postures que l'on ne devrait jamais rencontrer chez des personnes qui se respectent ou du moins prétendent respecter les autres. "



teindre, même un instant, le sourire qui éclairait là-bas, dans le grand lit Henri Ier, le visage un peu pâli de la jeune maman.

D'ailleurs, je ne m'y connaissais pas du tout ; et la preuve, c'est que Blanche devint d'abord une petite et ensuite une grande perfection ; une de ces jeune filles, si rares de nos jours, qui n'ont pas rabaisé l'idéal féminin au niveau du fiancé probable ; et dont le cœur est encore un bouton, bien que l'âme soit en fleur.

On la voyait, chaque matin, à la messe de 9 heures, et plus d'une mère, en la regardant passer, se disait :

“ Bienheureuse la famille que cette enfant choisira ! ”

Elle allait avoir vingt ans, et le moment fatal approchait ; le moment redouté des mères, où, après avoir épuisé toutes les tendresses, après avoir fait son enfant aussi belle, aussi pure que les vierges de ses rêves, un inconnu repasse ses plus beaux rasoirs, arbore ses cols les plus irréprochables, et vient vous la demander, tout entière, et à un tel point, que si, un jour, il la rend malheureuse, personne, pas même vous, mère, n'aurez le droit de venir la lui reprendre !

Coup sur coup, en deux jours, je reçus trois lettres.

La première, dans une enveloppe commerciale, une écriture énorme :

“ ..... Tu as une grande influence sur mes femmes, aussi je compte sur toi. Deux partis superbes pour Blanche : l'un Amyot, celui qui est dans le nickel, 150 000 francs, et fameuse tête commerciale ! — Seulement, c'est là le hic ; *il ne veut plus d'église dès le lendemain du mariage*. A part ça, idéal ! n'aurais jamais rêvé une maison comme la sienne, songe donc, elle date de 1807.

“ L'autre, c'est de Fourmont ; 100 000 francs seulement, mais espérances ; et puis titre, mais voilà, un peu vanné. La religion, ça lui est égal ; je crains les courses et autres ; j'attends ta visite.

“ LINET. ”

La seconde lettre, une écriture fine, un peu nerveuse.....

“ Cher et bon monsieur, nous ne vivons plus depuis une semaine : j'ai vu mon mari vous écrire ; vous savez tout, quelle décision terrible pour le cœur d'une mère ? Ni l'un ni l'autre ne me

convient ; mais si nous faisons trop les difficiles, qui sait si les circonstances ne nous serviront pas plus mal ; elle tâchera de convertir son mari ; je sais bien que les trois quarts du temps c'est une chimère..... etc.. etc. ”

La troisième lettre avait une longue enveloppe de jeune fille : j'en devinai l'auteur, bien que je visse l'écriture pour la première fois.

“ Cher et bon monsieur, il est convenu qu'une jeune fille ne doit rien savoir, et cependant je sais tout ; et même, que vous me ressembliez sur ce point-là.

“ Papa et maman sont trop émus pour juger la chose avec le sang-froid nécessaire : aussi j'ai songé à vous, parce que vous m'avez prouvé, dans mille circonstances, l'affectueuse sollicitude que vous portez à *notre pauvre petit homard*.

“ En Suède, on dit que, pour être heureuse la femme doit rencontrer l'homme de la côte duquel elle fut formée, et moi, je sens que pour espérer le bonheur en ménage, je devrai trouver dans le cœur de mon mari un écho aux croyances et aspirations *qui constituent le plus clair et le plus précieux de ma vie*.

“ Si je ne mets pas cela en commun avec lui, je ne comprends pas bien la nécessité d'y mettre autre chose.

“ Papa voit les 150 ou les 100 000 francs : il a raison ; mais il ne voit pas autre chose, c'est peut-être en cela qu'il a tort.

“ Maman, elle, a une peur terrible de me voir enfilet le bonnet ; comme si je ne préférerais pas cent fois une chère solitude avec sainte Catherine, qu'un fat tout cousu d'or, qui croira m'honorer en m'appelant sa femme.

“ Surtout, je n'admets pas qu'un homme vienne dire à mon père : “ Je désire ardemment la main de votre fille, et je vous la demande ; mais à une condition : c'est qu'elle mettra son Dieu et sa religion à la porte. ”

“ Pour qui me prend-il ? Et qui lui répondra de ma fidélité, si je commence par renier celui qui ne m'a fait que du bien ?

“ Si toutes les jeunes filles faisaient comme moi, et *ne descendaient pas*, les hommes qui ne peuvent pas se passer de nous ( comme je vais paraître fate ), auraient vite fait de monter.

“ Bref, le saint nom de Dieu invoqué, après en avoir conféré avec nos vénérables sœurs et patronnes, avons décidé et décidons ce qui suit :

“ ART. 1<sup>er</sup>. — M. Trois Ixe — mon ami — doit battre en brèche les deux candidatures sans Dieu.

“ ART. 2. — On lui recommande de pulvériser *surtout* le nickel à 150 000 francs ! ”

BLANCHE.

Et ma foi ! je crois bien que je vais obtempérer.

### Les ménages heureux sont-ils donc rares ?

Dans une petite ville d'Angleterre, c'était jadis la coutume de décerner chaque année un prix au ménage qui semblait le plus heureux. Cette année on a voulu revenir à cet usage. Il y a huit cents ménages dans la ville ; quarante cinq se firent inscrire pour concourir. Le jury en élimina quarante-trois. Sur les deux qui restaient on en choisit un. Dès que le magistrat municipal eut proclamé le nom des fortunés époux et les eut invités à venir recevoir la récompense décernée à leur vertu domestiques, on vit la femme, une vieille commère déjà mûre, grimper les degrés de l'estrade où siégeaient les autorités et s'écrier à leur grand effroi : “ Enfin ! voilà donc la juste récompense de vingt années de patience et de résignation ! ” En attendant ces paroles accusatrices, le mari, qui avait emboîté le pas derrière sa moitié, devint rouge comme une tomate, puis pâle comme le plastron de sa chemise des manches, et lançant un formidable juron, leva sur sa moitié un poing tellement menaçant que les assistants s'empressèrent de les séparer. De prix, il n'y en eut point, bien entendu, et le plus parfait ménage de la cité fut reconduit à son domicile entre deux *policemen*.

*Quelques-unes des principales règles à suivre pour  
l'administration des sacrements à la maison.*

POUR LE VIATIQUE.

- 1<sup>o</sup> Une petite table, placée dans un lieu commode, et recouverte d'une nappe blanche.
- 2<sup>o</sup> Un crucifix en pied.
- 3<sup>o</sup> Deux chandeliers garnis de cierges bénits, et placés de chaque côté du crucifix.
- 4<sup>o</sup> Un petit trône où sera déposé le porte-Dieu.
- 5<sup>o</sup> Un petit vase avec de l'eau bénite et un fragment de rameau.
- 6<sup>o</sup> Un verre contenant une très petite quantité d'eau.
- 7<sup>o</sup> Une nappe pour la personne qui doit recevoir la communion.

Les familles vraiment chrétiennes se feront un devoir d'orner pieusement et discrètement les abords de la chambre du malade, et de brûler quelques grains d'encens.

On doit allumer les cierges avant l'arrivée du prêtre, pour éviter la précipitation et le trouble.

Il convient d'aller recevoir le Très-Saint-Sacrement sur le seuil de la maison et tenant à la main un cierge bénit et allumé.

POUR L'EXTREME-ONCTION.

Il faut ajouter aux préparatifs précédents :

- 1<sup>o</sup> Une soucoupe contenant six petites boules d'ouate avec un morceau de mie de pain.
- 2<sup>o</sup> Un verre plein d'eau.
- 3<sup>o</sup> Une serviette.

Si l'on ne doit administrer que l'Extrême-Onction sans le Viatique, supprimez les numéros 4, 6 et 7.

## LES ASPERGES DE Fontenelle.

Un soir du mois de juin 1742, dans un cabinet de travail, simple, mais riche, deux vieillards à la physionomie très intelligente, causaient ensemble.

Ces deux hommes, ces deux amis, diversement célèbres, étaient Fontenelle, savant et bel esprit alors très à la mode ; — l'autre, l'abbé Dubos, secrétaire perpétuel de l'Académie française et diplomate très distingué.

L'abbé Dubos était alors âgé de soixante-douze ans ; — Fontenelle en avait quatre-vingt cinq, et il n'était pas encore à la veille de partir, puisqu'il mourut un mois seulement avant d'avoir atteint ses cent années révolues.

Nos deux amis étaient fort occupés d'un sujet de science, lorsque Fanchon, la vieille domestique de Fontenelle, entra, tenant un petit paquet précieusement enveloppé.

— Monsieur, dit-elle, M. le comte de S... vous prie d'accepter ce présent ; il vient de son jardin. C'est, m'a dit le domestique, quelque chose que le comte a fait pousser lui-même.

Fontenelle développa le paquet avec précaution.

Des asperges, l'abbé ! dit-il d'un ton joyeux Quel cadeau princier ! Il n'y en a pas dix dans tout Paris, j'en suis sûr ; car moi qui les aime à la folie, je me suis renseigné près de notre fruitière, une femme hors ligne, et elle m'a dit que la saison ayant été dure, je ne mangerais pas, cette année, d'asperges avant un mois au plus tôt... Celles ci sont magnifiques... Quel aimable homme que le comte de S... ! L'abbé, vous les aimez, vous aussi ?

— Je crois bien.

— Il y en a guère... n'importe ! Je vous invite à venir demain à une heure en manger la moitié... Ah ! l'abbé, il faut que je vous aime tout de bon pour vous faire un tel sacrifice.

L'abbé, homme d'esprit et cœur excellent, souriait, en voyant avec quelle naïveté son vieil ami laissait voir un de ses vieux péchés mignons, la gourmandise.

— Reste un point important à décider, dit Fontenelle. A quelle sauce les mangez-vous ?

— A l'huile et au vinaigre.

— Mais c'est une horreur ! Enfin, il y a moyen de s'arranger. Fanchon, vous partagerez le paquet en deux, et vous ferez les portions égales. La première sera pour l'abbé ; la seconde, accommodée à la sauce blanche, sera pour moi, et surtout beaucoup de sauce.

Le lendemain, à l'heure dite, nos deux amis assis l'un face en de l'autre à la table de Fontenelle, étaient en train de commencer le dîner dont les asperges devaient surtout faire les honneurs.

— Ah ! ça, l'abbé, disait Fontenelle, vous me paraissez bien triste, aujourd'hui. Qu'avez-vous donc ?

— Cela ne va pas comme je voudrais. Je me sens tout mal à l'aise, sans être malade.

— L'abbé, vous prenez les choses trop à cœur. Je sais bien que les ennuis ne vous manquent pas. Vous avez perdu un neveu, votre sœur est malade et peu fortunée. Est-ce une raison pour se désoler ? Faites donc comme moi, mon cher ami : je ne prends de souci que ce que je ne puis m'empêcher d'en prendre. Vous vous faites trop de chagrin, l'abbé, vous ne vieillirez pas. Laissez un peu les autres se tirer d'affaire et pensez d'abord à vous.

— Mon ami, l'important n'est pas de vieillir, c'est de bien vivre.

— Ah ! ça, est-ce que je vis mal ?

— Hum !... hum !... mal ?... je ne le dis pas. Mais vivez-vous aussi bien que vous le pourriez ? Car enfin, la vie présente n'est qu'un passage.

— L'abbé, vous me sermonnerez un autre jour ; aujourd'hui pensons aux asperges qui vont venir. Pourvu qu'elle m'ait fait autant de sauce qu'il m'en faut ! Elle en fait toujours trop peu !

Ainsi parlait ce vieil enfant que le pauvre abbé essayait souvent de rendre plus sérieux, mais il n'y réussissait guère.

Quelques minutes plus tard, l'abbé poussa un grand soupir, et, se renversant sur son siège, il parut murmurer une dernière prière.

— Ah! ça, l'abbé, qu'avez-vous? dit Fontenelle, en courant à lui.

Il le secoua, le regarda bien en face et reconnut que son convive était mort.

Il courut à la porte qui de la salle à manger donnait sur un escalier, par lequel on allait à la cuisine.

— Fanchon, cria-t-il, Fanchon, envoyez vite votre neveu prévenir Mlle Dubos que son pauvre frère vient de mourir. Que l'on arrive le chercher, le pauvre cher homme! Et vous, n'oubliez pas que c'est maintenant toutes les asperges qu'il faut mettre à la sauce blanche, toutes et de la sauce en proportion!

Ce trait historique montre combien un défaut dominant est tyrannique, et quelle horrible chose c'est que l'égoïsme.

Charles Dubois.

*Nul ne se confie en Dieu, qu'il ne retire les fruits de sa confiance.*

— \* \* \* \* \*

## La capeline de la grand'mère.

*Légende de Noël.*

— Non, grand'mère, je ne veux pas que vous vendiez votre chaude capeline; non, n'est-ce pas, vous ne la vendrez pas?

Ainsi parlait, par une froide journée de décembre, une fillette d'une dizaine d'années, pauvrement vêtue, dont la tête n'était couverte que d'un simple foulard blanc.

Elle suivait la route qui mène dans le centre de Paris, en passant devant Montmartre.

Une femme, déjà âgée, l'accompagnait. Une chaude pèlerine à capuchon, dernier reste, sans doute, d'une modeste aisance abritait sa tête et ses épaules. Robuste encore, cette vieille femme portait dans ses bras une petite fille de dix-huit mois, enveloppée d'un grand châle: l'enfant se serrait contre sa poitrine.

Un pâle soleil d'hiver ne parvenait pas à percer la brume glaciale qui s'épaississait autour d'elles et ne devait pas tarder à se changer en neige.

A la prière de sa petite fille, la grand'mère ne répondit qu'en secouant tristement la tête.

— Je vous en supplie, bonne maman, gardez-la ! insista l'enfant. Songez à vos névralgies. Elles vous font tant souffrir ! Vous deviendriez malade comme maman. Oh ! non ! non !

La voix de la jeune fille s'éteignit dans un sanglot. Sur les joues de la grand'mère roulèrent deux grosses larmes.

— C'est justement pour ta mère, dit-elle, que je veux cet argent, tu le sais bien. Ah ! si je pouvais me le procurer d'autre façon !..

— Mais, grand'mère, autrefois, ce n'était pas ainsi !

— Autrefois... Oui, autrefois !... Mais tu vois comme tout a chez nous changé depuis deux ans ; tu sais quel est celui qui cause la maladie de ta mère, celui qui l'a obligée à un travail au dessus de ses forces.....

La vieille femme parlait d'une voix sourde, comme malgré elle.

— Oh ! grand'mère, ne vous fâchez pas ! s'écria l'enfant en se jetant à son cou ; il est bon ce pauvre papa !... Ce sont ses camarades qui sont méchants ; maman me l'a dit

C'est vrai, chère petite Marguerite, je ne devrais pas ainsi te parler de ton père ; mais, vois tu, c'est plus fort que moi. Ah ! s'il n'avait pas oublié le chemin de l'église, il n'aurait pas appris celui du cabaret !

— Il se convertira, bonne maman, qui sait ? Demain, c'est Noël ! Il aimait tant à nous mettre quelque chose, ce soir là, dans nos souliers ! Et puis nous allions ensemble à la messe de minuit. Grand'mère, vous verrez qu'il y reviendra ! Oh ! je vous en prie, gardez votre capeline... Il vous donnera l'argent qu'il faut pour soigner maman.

La vieille femme secoua la tête.

— Tout ce que tu dis là, je le croyais à Noël, l'année dernière : mais... D'ailleurs, cet argent, il me le faut aujourd'hui ; ta mère a tout de suite besoin de lait... et de bien d'autres choses. Et vous, mes enfants, ce n'est pas avec le morceau de pain qui reste que je vous nourrirai demain... Allons, viens, nous nous attardons à causer.



— Grand'mère, s'écria Marguerite, voici l'église de Montmartre; on dit qu'elle est bâtie avec le sou des pauvres; le bon Dieu doit encore mieux les écouter, quand ils viennent lui dire ici " Donnez-nous notre pain de chaque jour. " Venez, grand'mère, entrons réciter une prière.

Voyant que la vieille femme hésitait, elle poursuivit :

Jeanne a froid; elle se réchauffera dans l'église.

Et Marguerite, entraînant sa grand'mère, entra dans la basilique.

Ce n'est pas vers la grande chapelle, pleine de monde et de lumière, que se dirigea la pauvre. Elle s'agenouilla, humble et timide, devant une des chapelles des bas côtés. Là elle joignit les mains, et les yeux pleins de larmes, elle murmura un *Pater* et un *Ave Maria* " pour que grand'mère ne vendit pas sa capeline. "

En relevant la tête, elle aperçut une statue de Saint-Antoine de Padoue. Le saint, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, semblait la regarder d'un œil compatissant. A ses pieds, se trouvait un tronc avec cette inscription : A saint Antoine de Padoue, pour le pain des pauvres.

— Le pain des pauvres !... murmura la fillette : bon saint, vous donnez du pain aux pauvres !... nous en avons bien besoin et puis aussi du lait pour maman, et puis une bonne soupe pour nous réchauffer. Si vous nous donniez tout cela, grand'mère ne vendrait pas sa capeline... Grand saint, vous portez l'Enfant Jésus... Il doit tous vous accorder... Mettez encore quelque chose dans nos souliers, comme il y en avait les autres années.

Une idée lui traversa l'esprit; elle ajouta :

— Comme cadeau de Noël, apportez-nous l'Enfant Jésus... Ce n'est pas pour moi que je le demande, mais pour papa qui ne l'aime plus. Avec le petit Jésus nous aurons tout ce que nous pouvons désirer. Et grand'mère gardera sa capeline... Saint Antoine, je n'ai pas d'argent à mettre dans votre tronc, mais je vous donne mon cœur et mes prières.....

L'enfant alors se relève toute joyeuse. Pourquoi souriait-elle ? Elle n'aurait pu le dire, mais c'était comme un rayon d'espoir qui illuminait son cœur.

Cet espoir n'était pas vain... Des yeux humides l'avaient contemplée pendant qu'elle priait. Des oreilles compatissantes l'avaient écoutée. A sa sortie de l'église, une petite main gantée se glissa dans la sienne et elle l'entraîna vers une laiterie.

... Quelques minutes après, la grand'mère et la petite fille regardaient avec émotion une fillette chaudement vêtue qui leur souriait encore et s'éloignait rapidement, accompagnée de sa mère. Elles-mêmes reprenaient le chemin qu'elles venaient de parcourir, non plus tristes et découragées, mais le cœur plein d'espoir et de reconnaissance.

La vieille femme portait un pot au lait, et elle avait reçu de quoi acheter bien d'autres choses. Marguerite marchait à côté d'elle, heureuse de tenir un gros pain et une bonne soupe bien chaude.

... La petite bienfaitrice avait vidé son porte-monnaie dans les mains de ses protégées ; elle avait promis d'aller les voir ! Bonne maman, toute joyeuse, donne à Marguerite une belle pièce de deux sous :

— Tiens, lui dit elle, tu t'achèteras un gâteau.

Les yeux de Marguerite brillent de joie, c'est si bon un gâteau ! elle en est privée depuis si longtemps !

Les voilà qui reviennent au logis, tout entières à leur bonheur, sans songer à jeter un regard sur la grande capitale, qui gronde, qui s'amuse, et qui pleure à leurs pieds.

Elles sont arrivées à leur mansarde. Dans un coin gémit la malade ; dans un autre est assis un homme au visage sombre ; il lève à peine les yeux, en entendant la porte s'ouvrir. Cependant, à la vue de sa fille, sa physionomie s'éclaircit un peu. Qui pourrait ne pas aimer cette vive et tendre enfant ?

Marguerite a vu son père, mais elle court au lit de sa mère ; les yeux brillants, l'air radieux, elle lui murmure quelques douces paroles ; un sourire passe sur les lèvres de la malade... Et Marguerite cède la place à bonne maman.

Elle va alors se glisser auprès de son père... Tout bas, à l'oreille, la tête sur son épaule, elle lui raconte sa promenade, sa prière, la grâce obtenue ; elle ajoute timidement, mais avec un accent de persuasion et de tendresse impossible à rendre :

— Petit père, la première partie de ma prière est exaucée ; l'autre le sera... si vous vous le voulez. N'est-ce pas, père chéri, nous irons ensemble à la messe de minuit ? — Et elle levait les yeux en tremblant, et elle les fixait sur son père. L'ouvrier ne dit pas un mot ; mais, lentement, sur ses joues, roulèrent deux grosses larmes.     ...     ...     ...     ...     ...

Et voilà comment grand'mère garda sa capeline ; — comment Jésus rentra dans une âme, en déposant, comme cadeau de Noël, non pas dans les souliers, mais dans le cœur d'une petite fille et de toute sa famille, la joie la plus douce et la plus pure.

Saint Antoine ne fut pas oublié. Le lendemain il vit tomber dans le tronc des pauvres : une grosse pièce de deux sous : et il sourit en la regardant, comme dut sourire Jésus, autrefois, dans le Temple, en voyant l'humble offrande de la veuve.

PAQUERETTE.

### Les avantages de **L'AUMONE et de la MISERICORDE.**

#### **1<sup>o</sup> La miséricorde nous donne une ressemblance avec Dieu.**

La miséricorde est le plus bel attribut de la souveraineté ; c'est la perfection de Dieu qu'il désire le plus que nous connaissons pour que nous lui en rendions le plus de louanges et d'actions de grâces. Lorsque Moïse, sur la montagne était ravi dans la vision de Dieu, ce qui le frappa davantage ce fut l'infinie miséricorde de Dieu ; et il s'écriait : " Seigneur mon Dieu, miséricordieux et clément, d'une patience et d'une pitié inépuisables, vous qui usez de miséricorde envers les hommes jusqu'à la millième génération, qui effacez leurs iniquités, leurs crimes et leurs péchés. " ( Exod. 34, 6. )

Plus nous ferons l'aumône, plus nous ressemblerons à Dieu ; plus nous ressemblerons à Dieu, plus nous serons parfaits et plus Dieu nous aimera.

#### **2<sup>o</sup> L'aumône donne des droits à la miséricorde de Dieu.**

L'Esprit-Saint nous en fait plusieurs promesses solennelles dont voici les principales :

— " Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. " ( Math. 7. 7. )

" Consacre une partie de tes biens à l'aumône, et ne détourne ton visage d'aucun pauvre. De la sorte il arrivera que le visage du Seigneur ne se détournera pas de toi. " ( Tob. 4, 7. )

Dans le livre des Proverbes, nous lisons ( chap. 19, 17 ) : " Celui qui a pitié du pauvre, prête au Seigneur avec usure ; " et plus loin ( chap. 22, 7. ) : " Celui qui emprunte est le serviteur de celui qui prête. " — Cela veut donc dire que Dieu se fait le serviteur de celui qui secourt l'indigent.

### 3<sup>o</sup> L'aumône obtient le pardon des péchés.

C'est encore l'Esprit-Saint qui nous l'assure : " L'eau éteint l'ardeur du feu, et l'aumône résiste aux péchés. " ( Ecclé. 3, 33. ) — " Le bienfait caché apaise le courroux ; et le présent versé dans le sein du pauvre, calme la plus profonde indignation. " ( Prov. 21, 14. ) — Le divin Maître a résumé cet enseignement dans ces courtes paroles : " Donnez le superflu en aumône et toutes choses vous deviendront pures. " ( Luc, 11, 41. )

• Celui qui fait l'aumône peut en toute confiance faire appel à la miséricorde divine ; mais c'est en vain que nous étendrons vers Dieu des mains suppliantes, si nous ne les avons d'abord étendues charitablement vers le prochain nécessiteux. Les pauvres sont donc nos médecins, et leurs besoins sont autant de remèdes pour guérir notre âme.

Cela étant, n'hésitons plus à consacrer notre argent à des œuvres de miséricorde. Il se consumera, il est vrai ; mais en même temps il consumera nos péchés. " Les prêtres mangeront les péchés du peuple, " a dit le Seigneur, ( Osée, 4, 8. ) pour nous apprendre que les aumônes dont les prêtres vivaient obtenaient au peuple la rémission de ses fautes.

### 4<sup>o</sup> L'aumône augmente nos mérites.

" Celui qui sèmera peu, dit St Paul, récoltera peu ; et celui qui sèmera abondamment, recueillera abondamment. " ( 11, Cor. 9, 6. ) " La semence jetée en terre semble perdue sans retour, mais en réalité elle croît et se multiplie. Ceux qui ont le cœur dur pensent que les biens donnés aux pauvres sont perdus, mais en réalité l'aumône, faite par amour de Dieu, multiplie au centuple et rapporte la vie éternelle. C'est pourquoi Notre-Seigneur nous dit : " N'amassez point de trésors ici-bas ; la rouille et les vers les rongent, les voleurs les enlèvent. Mettez les plutôt dans le ciel. " ( Matth. 6, 19 ). Quelle heureuse spéculation que celle-là : nous donnons la terre, et nous gagnons le ciel ; avec un verre d'eau froide nous acquérons une source d'eau vive ; nous donnons ce qu'il nous faudra laisser, et nous nous assurons ce que nul ne pourra nous enlever. Envoyons donc nos biens dans le lieu où doit s'écouler toute notre vie, au lieu de les mettre dans un lieu où nous ne faisons que passer. Or les pauvres sont les banquiers à qui nous pouvons les confier sans crainte, nous les retrouverons fidèlement déposés dans l'arche des trésors du Christ qui les aura fait fructifier au centuple.

Garder les richesses c'est les perdre; les distribuer en aumônes c'est les conserver.

**5<sup>o</sup> L'aumône nous assure des secours dans les tribulations.**

Notre Seigneur nous déclare " qu'on emploiera envers nous la même mesure dont nous aurons usé nous-mêmes. ( Luc. 6. 38 ). Si donc nous secourons le prochain dans ses tribulations, Dieu nous secourra dans les nôtres. Aussi l'Esprit-Saint en fait la promesse formelle: " Heureux l'homme sensible aux besoins du pauvre et de l'indigent: le Seigneur le protégera dans les jours mauvais. Daigne le Seigneur le conserver, prolonger sa vie, le rendre heureux sur la terre, et ne pas l'abandonner aux desseins de ses ennemis! Daigne le Seigneur le visiter sur son lit de douleur! Oui, mon Dieu, vous avez vous-même disposé sa couche dans son infirmité. " ( Ps. 40, 1. ) — " Les frères sont un secours dans la tribulation; mais l'exercice de la miséricorde obtient une protection plus puissante. " ( Ecclé. 40, 24. ) " Lorsque vous répandrez votre cœur sur celui qui a faim, et que vous remplirez de consolation l'âme affligée, votre lumière luira dans les ténèbres, et vos ténèbres resplendiront comme le soleil à son midi. " ( Is. 53, 10. ) Ce qui veut dire que, l'homme miséricordieux fut-il abîmé dans l'angoisse, sans découvrir aucun rayon d'espérance, Dieu néanmoins ne tardera pas à le visiter et à le consoler si suavement que les ténèbres de sa douleur se changeront en la lumière éclatante d'une pure félicité.

Le pieux Tobie l'avait expérimenté, lorsqu'il disait à son fils: " Par tes aumônes tu amasses un trésor qui ne s'échappera pas au jour de la nécessité. " ( Job, 4, 10. )

**6<sup>o</sup> L'aumône rend la prière souverainement efficace.**

Rompez, disait le prophète Isaïe ( 58, 7, 9. ), rompez votre pain avec celui qui a faim; introduisez dans votre maison les malheureux et les voyageurs; couvrez ceux qui n'ont pas de vêtements..... Alors vous invoquerez le Seigneur, et il vous entendra; vous crierez, et il répondra: Me voici. "

Alors même que le chrétien charitable n'élèverait pas sa voix vers Dieu, ses besoins seraient compris et secourus. Car selon l'Ecclésiastique, la miséricorde parlerait pour lui et serait exaucée. ( Ecclé. 29. 15 ) Mais le chrétien qui ferme ses oreilles aux accents du pauvre, aura beau invoquer le Seigneur; la sentence du Sage l'attend: " Celui qui refusera d'écouter les cris du malheureux, celui-là criera, et ne sera pas entendu. " ( Prov. 21. 13 )

**7<sup>o</sup> L'aumône et la miséricorde nous sont un gage de salut éternel.**

Notre Seigneur Jésus-Christ, ( Dans St Matthieu chap. 25 ) appelle serviteur inutile celui qui n'a pas fait fructifier par les bonnes œuvres le talent que lui a confié son maître, et déclare qu'il sera jeté en enfer; puis il confirme cette vérité par le tableau du

jugement dernier dans lequel la sentence du souverain juge ne fait mention que des œuvres de miséricorde pour nous en faire voir toute l'importance au point de vue du salut :

( ST MATTHIEU 25 — 31 ). Or, quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, et tous les anges avec lui, il siègera sur le trône de sa majesté. Et toutes les nations seront rassemblées devant lui, et il séparera les uns des autres, comme le pasteur sépare les brebis des boucs. Et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez les bénis de mon Père, possédez le royaume préparé pour vous depuis la formation du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais sans asile et vous m'avez recueilli. J'étais nu et vous m'avez vêtu, j'étais malade et vous m'avez visité, j'étais en prison et vous êtes venus à moi. Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand vous avons-nous vu ayant faim et nous vous avons rassasié, ayant soif et nous vous avons donné à boire ? Quand vous avons-nous vu sans asile et nous vous avons recueilli, nu et vous nous avez vêtu ? Et quand vous nous avez vus malade ou en prison et sommes-nous venus à vous ? Et le roi leur répondra : En vérité je vous le dis ; toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. Alors il dira aussi à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et ses anges. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire. J'étais sans asile et vous ne m'avez pas recueilli, nu et vous ne m'avez pas vêtu, malade et en prison et vous ne m'avez pas visité ! Alors eux aussi lui répondront : Seigneur, quand vous nous avez vus ayant faim ou soif, ou sans asile ou nu, ou malade, ou en prison et nous ne vous avons pas assisté ? Alors il leur répondra : Toutes les fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait. Et ils iront dans le supplice éternel, mais les justes dans la vie éternelle.

### 80 L'aumône est encore la source de nombreuses bénédictions temporelles.

S'il se trouvait quelque chrétien dont le cœur serait tellement attaché aux biens terrestres qu'il serait insensible aux avantages spirituels de l'aumône, je lui répondrais que le Saint-Esprit promet la récompense, **même dès ce monde**, à celui qui fait l'aumône. Parmi les nombreux textes de la sainte Ecriture qui prouvent cette vérité, je n'en citerai que quatre auxquels j'ajouterai l'exemple de la veuve de Sarephta rapporté au livre des Rois chap. 17.

“ Honorez le Seigneur au prix de vos biens, et donnez-lui les prémices de tous vos fruits, et vos greniers se rempliront, et vos pressoirs regorgeront de vin. ” ( Prov. 3-9. ) — “ Celui qui donne au pauvre ne sera pas dans le besoin : celui qui méprise le suppliant tombera dans la détresse ” ( Prov. 28. - 27 ) —

“ Certains distribuent ce qui leur appartient, et deviennent plus riches. D'autres ravissent le bien d'autrui, et sont toujours pauvres. ” ( Prov. 11 - 24 ). — “ **Donnez, et il vous sera donné.** ” ( Luc. 6 - 38 ).

Au milieu d'une désolante famine, il ne restait pour tout bien à une pauvre veuve de Sarephta, pour elle et son enfant, qu'un

peu d'huile et une poignée de farine. Le prophète Elie lui demande à manger. Cette pauvre femme tenant plus de compte de la miséricorde que de la nécessité où elle se trouvait, elle et son enfant, lui prépara toutes les provisions qui lui restaient. En récompense de sa charité, le prophète lui prédit que sa provision d'huile et de farine ne s'épuiserait pas jusqu'au retour de l'abondance : et l'enfant, loin d'être victime de la charité de sa mère, en recueillit les fruits précieux car étant plus tard tombé malade et étant mort, il fut ressuscité par Elie.

### 90 Une question pour terminer.

Chrétien, croyez-vous au mystère de la Sainte Trinité, au mystère de l'Incarnation, au mystère de la Rédemption que le St Esprit nous enseigne par la sainte Ecriture et la bouche de la Ste Eglise? Oui n'est-ce pas? bien que vous ne compreniez pas comment cela se fait.

Si maintenant je vous demande : Croyez-vous à ce mystère des avantages immenses de l'aumône et de la nécessité de la pratiquer? — Oui, répondront les chrétiens fervents, les cœurs généreux. — Quand aux chrétiens tièdes, ceux dont le cœur est attaché aux biens de la terre, ils hésiteront à répondre, sous prétexte qu'ils ne comprennent pas comment cela peut se faire.

Prenez garde, leur dirai-je, c'est le même Esprit-Saint qui proclame les deux sortes de mystères, c'est la même Eglise infaillible qui les enseigne. Si vous rejetez le mystère de l'aumône, vous rejetez votre Foi, et vous serez rejetés un jour vous mêmes par le souverain Juge.

Savez-vous quelle différence existe entre le mystère de la Ste Trinité et celui de l'aumône? C'est que le premier ne demande aucun sacrifice pour y croire ; tandis que le second vous demande un sacrifice soit de votre personne, soit de vos biens.

Mais courage, la récompense est infiniment au-dessus du sacrifice : c'est le secours sur la terre, l'amitié de Dieu et une gloire impérissable dans le ciel.

**Pour un verre d'eau, une source d'eau vive.**

†  
IHS

Le 5 Janvier la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne "

## VIE DU BIENHEUREUX FELIX DE NICOSIE.

PAR LE R. P. HENRI DE GRÈZES.

### L'obéissance héroïque.

( suite )

Après tout ce qui a été dit dans les chapitres précédents, traiter en particulier de l'obéissance du serviteur de Dieu ne paraîtra-t-il pas chose superflue ? Il le faut cependant ; car il nous reste à voir de grandes merveilles.

La prière, nous l'avons vu, était le grand attrait de Fr. Félix. Mais quelque douceur qu'il y goûtât, il la quittait immédiatement sur la parole ou sur un simple signe de son supérieur ! La volonté du supérieur ! Félix la mettait au dessus de tout ; elle était pour lui l'expression de la volonté de Dieu.

Souffrir avec Jésus-Christ et pour l'amour de Jésus-Christ était le second et tout puissant attrait de Félix ; il avait vraiment la passion des austérités. Jamais cependant cette passion ne put lui faire transgresser la parole de l'obéissance. Toutes ses inventions de pénitence : privation de sommeil et de nourriture, cilices, disciplines, macérations de tout genre, tout était soumis au P. Macaire qui était en même temps son supérieur et le directeur de sa conscience. Il ne faisait ni plus ni moins que ce que ce dernier lui permettait.

A la quête, si on lui offrait des choses autres que celles que le supérieur lui avait désignées :

— “ Je n'ai pas la permission de les accepter ” disait-il simplement : et, quelques instances dont on usât, il ne les acceptait pas.

Des visiteurs se trouvaient un jour chez le P. Macaire : ils parlaient de Fr. Félix. Le supérieur l'appelle ; et, lui présentant une cruche, il lui commande d'aller chercher au plus vite de l'eau bien fraîche à la citerne du cloître. Le Frère prend l'ustensile et se dirige vers le grand escalier. — “ Mais, lui dit le supérieur, je vous ai dit que ces messieurs étaient pressés, et vous allez faire



un grand tour ; vous arriveriez bien plus vite en bas si vous descendiez par la fenêtre. " — Sans mot dire, Fr. Félix enjambe aussitôt la fenêtre, saute sur le toit du petit cloître, et de là dans le préau, au risque de se blesser grièvement. Les visiteurs n'avaient jamais vu pareille simplicité dans l'obéissance.

A la voix de son supérieur, Fr. Félix cessait immédiatement toute occupation, jusqu'à ne pas achever un point de couture ou de cordonnerie. Laisant le fil à demi tiré, il courait où l'appelait l'obéissance ; et souvent le miracle témoigna combien cette fidélité était agréable à Dieu.

Le serviteur de Dieu était un jour à la cave, occupé à tirer du vin pour le repas de la communauté, lorsqu'il entend l'appel de son supérieur. Selon son habitude, il part immédiatement, oubliant de fermer le tonneau ; et il paraît devant son supérieur tenant d'une main le broc à demi plein, de l'autre la cheville du tonneau. " Que faisiez vous donc, lui dit le Père ; et que signifie cet attirail ? " — " Mon Père, répond Fr. Félix, j'étais à tirer du vin ; vous m'avez appelé, et je suis venu, sans penser à rien autre. " — " Ah ! Fr. Misère, tête sans cervelle, s'écrie le Père Gardien, vous n'en ferez donc jamais d'autres ? Comment, vous n'avez pas eu la présence d'esprit de replacer la cheville ! Cela ne vous aurait pas coûté beaucoup ! Et voilà que par votre maladresse le vin se sera répandu. Courez donc vite réparer votre faute, si c'est possible. " — Pendant que le pauvre Frère se hâtait de redescendre à la cave, son supérieur venait après lui : en apparence pour contrôler le dégât ; en réalité pour constater un nouveau prodige. Lorsque les deux religieux arrivèrent à la cave, l'orifice du tonneau était toujours béant ; mais pendant tout le temps de l'absence du Frère, pas une goutte de vin ne s'en était échappée. A peine Fr. Félix en eut-il approché son amphore que le vin jaillit de nouveau avec force, pendant que le supérieur continuait à maugréer. — " Est-il possible, ne cessait-il de répéter, est-il possible d'avoir de pareilles distractions ? "

La renommée de la sainteté et des nombreux miracles de Fr. Félix parvinrent aux oreilles du Vice-Roi de Sicile, marquis de Via-Fuillés. Désireux de voir de près un saint, espérant peut-être

à cette occasion être témoin de quelque fait miraculeux, il voulut, dans un de ses voyages, s'arrêter à Nicosie, et prendre gîte, au moins pour quelques heures, au couvent des Capucins. Le P. Macaire, prévenu, fit disposer la plus belle chambre du Couvent. Au jour dit, le Vice Roi arrive, escorté de quelques gentilshommes. Après l'échange des premiers compliments, le P. Macaire fait appeler à l'improviste Fr. Félix. Celui-ci se présente. -- "*Fra Scontento*, lui dit brusquement le Père voici son Altesse Monseigneur le Vice Roi, qui est venu tout exprès, pour vous voir et vous entretenir. De mauvais plaisants, pour se moquer de vous et de nous, lui ont dit que vous étiez un grand saint. Mais lorsque Son Altesse vous aura vu de près, Elle saura, je pense, à quoi s'en tenir sur les fades plaisanteries de ces détracteurs. Sûrement Elle verra que vous êtes simplement un bien pauvre homme." -- Cette boutade aussi étrange qu'inattendue trouva Fr. Félix insensible comme un marbre; pas un muscle de sa physionomie ne bougea. Il ne parut ni embarrassé par la présence inattendue de si hauts personnages, ni intimidé par la parole dure de son supérieur, ni gêné par les regards curieux de la noble assistance. Ces regards, du reste, il ne les voyait pas; ayant, comme d'habitude ses yeux baissés et à demi-clos. Tout, dans son attitude et dans l'expression de ses traits, disait: je ne veux que la volonté de Dieu. Cette volonté; manifestée par la parole de mon supérieur, est que je sois présentement ici; j'y serai tant que Dieu voudra.

Le Vice-Roi, contempla longuement cette sereine physionomie d'un homme dont la vie était manifestement comme tout absorbée dans la vie même de Dieu. Puis il se mit à interroger Fr. Félix sur son origine, son âge, sa vocation, ses emplois dans la vie religieuse, ses exercices de piété, etc., etc... Les réponses du Frère, très simples, très nettes, sans le moindre embarras, brèves sans sécheresse, polies sans affectation, respirant le parfum de l'humilité la plus vraie, de la foi la plus vive, et du plus ardent amour de Dieu. Le noble visiteur y trouvait un charme indicible; aussi prolongea-t-il fort longtemps l'entretien.

Soudain, le Père Macaire prend la parole. -- "*Fra Scontento*, dit-il, avec tous vos bavardages et vos questions curieuses, vous

fatiguez Son Altesse. " — Or, le pauvre Frère, bien loin d'avoir pose la moindre question n'avait fait que répondre à celles du Vice-Roi. — " Son Altesse, poursuit le Père, a grand besoin de se rafraîchir. Courez donc vite chercher de la bonne eau fraîche de notre citerne. Et pour gagner du temps, prenez ceci ; tout ira pour le mieux. " — En même temps il lui présente le légendaire panier de roseau. Félix le prend, salue modestement l'assistance, et court à la citerne.

Comme il s'éloignait : — " Père Gardien, dit le Vice-Roi, j'ai vu le miracle d'un homme mort à toute vanité, à toute curiosité, à toute volonté propre, supérieur à toutes les émotions terrestres j'ai vu un Saint. Dieu ! que c'est beau ! "

Cependant Fr. Félix revenait toujours impassible, tenant en main le panier plein d'eau. — " Offrez vite à boire à l'assistance ", dit le P. Macaire. Tranquillement, Félix s'approche du Vice-Roi ; et celui-ci, pouvant à peine contenir son émotion, boit à même le panier. Après lui, ceux de sa suite burent de même ; et le panier ne laissa pas suinter une goutte d'eau tant qu'il fut présenté par Fr. Félix. Un des gentilshommes le lui ayant pris des mains, l'eau, en un clin d'œil, ruissela par toutes les fissures. Le panier demeura vide entre les mains du gentilhomme désappointé.

" Voilà le bouquet ! s'écria le P. Macaire. Vraiment, il nous eût manqué. Nous n'avions qu'une belle chambre ; et il faut, *Fra Scontento*, que vous veniez la salir, en éclaboussant ces nobles visiteurs ! Retournez bien vite à vos emplois ; vous nous épargnerez le désagrément de vos inévitables maladresses. " — *Soit pour l'amour de Dieu !* répond doucement Fr. Félix. Et il s'éloigne, calme comme il était venu, suivi des regards émus de l'assistance.

Le Vice-Roi et ses gentilshommes publièrent hautement ce qu'ils avaient vu. Et bientôt, dans les réunions de la haute société Sicilienne et Napolitaine, il ne fut plus question que des vertus admirables et de la vie prodigieuse du *saint Frère capucin* de Nicosie.

Un jour Fr. Félix allait partir pour faire la quête du blé et des légumes dans les environs de Léonforte. Comme il demandait la bénédiction du P. Macaire, celui-ci ne lui voyant emporter que

sa besace, faite d'une grossière étoffe de laine, lui dit comme pour plaisanter : -- " Aujourd'hui Frère Mécontent, je vois bien que vous n'allez pas quêter de l'huile ; pourtant si on vous en offre acceptez-la " -- Le Père ne comptait sans doute pas que Fr. Félix prendrait sa parole à la lettre ; c'est pourtant ce qui arriva ; et voici en quelles circonstances.

Comme le serviteur de Dieu passait, suivi de son compagnon, devant un grand moulin à huile, un des ouvriers qui y travaillait dit à son patron : -- " Voyez-vous ce Frère qui passe avec sa besace sur l'épaule ? C'est un saint ; il fait des miracles. " -- Le patron, gros richard sensuel, ne fit que rire de cette parole. L'occasion lui paraissant belle pour se moquer devant ses ouvriers de ce Frère auquel on attribuait des prodiges, il l'appelle. Lorsque Frère Félix est entré dans le moulin, le patron ne lui voyant ni bidon, ni pot, ni ustensile solide d'aucune sorte, mais sa seule besace de laine, lui dit d'un ton goguenard : -- " Mon Frère, j'aurais bien voulu vous donner de l'huile ; mais, à ce que je vois, vous n'avez rien pour la recevoir. " -- Oh ! répond Félix, donnez toujours, mon supérieur m'a justement dit d'en accepter si on m'en offrait. "

" Mais, pauvre Frère, reprend l'autre, où la mettez-vous donc ? " -- " Versez-la sans crainte dans ma besace, réplique très tranquillement Fr. Félix ; Dieu peut aussi bien la conserver là que dans n'importe quoi. " -- Les ouvriers riaient sous cape et considéraient déjà Félix comme le plus idiot des hommes. Alors le patron, voulant pousser jusqu'au bout ce qu'il croyait être une très spirituelle plaisanterie, verse dans la besace de Fr. Félix une forte mesure d'huile, pensant bien qu'elle allait inonder l'habit de ce pauvre Frère. Pas une seule goutte d'huile ne s'échappa ; l'étoffe même de la besace ne parut pas humectée. Au milieu de la stupéfaction générale, le serviteur de Dieu se confond en remerciements, souhaite à ces gens toutes sortes de prospérités, et s'en va d'un pas allègre, emportant sur son dos sa besace pleine d'huile. Les gens du moulin le suivaient des yeux ; et l'ouvrier qui l'avait fait connaître leur répétait d'un air important -- " Je vous le disais bien que c'était un saint ! "

Arrivés au couvent, les deux Frères vidèrent l'huile dans une

jarre. La besace qui l'avait contenue n'en conserva ni la moindre odeur ni la moindre trace. — “ Pas plus, disait le compagnon de Fr. Félix, que si elle avait contenue des fleurs. ”

Mais ce n'était pas seulement à la personne de ses supérieurs que Fr. Félix était soumis. Pour l'amour de Dieu, il se soumettait à tous, aux Pères, aux Frères, même aux Frères tertiaires lorsqu'ils se trouvaient à travailler avec lui ; tous sans difficulté lui imposaient leur manière de voir. Cette abnégation complète de sa volonté fit d'abord supposer à quelques esprits vulgaires que Fr. Félix était dépourvu d'intelligence. Parce qu'il ne parlait jamais ; parce qu'il voulait toujours ce que voulaient les autres, ils le traitaient de stupide. Mais sa stupidité était celle que louait le patriarche d'Assise quand il disait dans sa règle : “ Les Frères se souviendront que, pour l'amour de Dieu, ils ont renoncé à leur propre volonté. ”

Ici encore, l'obéissance de Fr. Félix fut souvent couronnée par le miracle.

Il avait un jour accompagné un Père qui était allé bénir des troupeaux décimés par une contagion. La bénédiction terminée, le Père lui ordonna de distribuer à tous les assistants de ses petites cédules de Marie-Immaculée. Or, il y avait là plus de quarante personnes, et le Frère n'avait apporté avec lui qu'un très petit nombre de cédules. Comme il hésitait, et se demandait à qui, de préférence il devait donner ces quelques cédules. — “ Hâtez-vous donc, lui dit le Père ; voyez, les troupeaux sont inquiets ; et ces bonnes gens sont pressés. Et ne faites pas de jaloux, je veux que vous en donniez à tous. ” — Fr. Félix ignorait ce que c'était qu'une observation. Il se mit donc en toute simplicité à distribuer ces cédules ; et tous les assistants en reçurent.

En un temps de grande récréation quelques religieux, voulant se divertir aux dépens de Fr. Félix, lui jettent quelques vieux chiffons sur les épaules et lui placent sur la tête une corbeille soigneusement convertée, qu'ils avaient préalablement, et à son insu, remplie de plâtras. — “ Voici, lui dirent-ils, lorsque la communauté sera réunie, vous entrez en criant : *Fromages frais, fromages frais*, comme le font par les rues les petits revendeurs. ”

L'humble Frère fit exactement ce qui lui avait été commandé, imitant de son mieux les inflexions de voix des revendeurs. Cependant on lui ordonna de déposer sa corbeille sur la table du supérieur. Et voici qu'au lieu du plâtras qu'y avaient mis les autres, elle contenait bel et bien ce que Fr. Félix avait annoncé par obéissance : du fromage frais qui fut trouvé délicieux.

Comme Fr. Félix travaillait un jour à préparer une fournée de pain, en compagnie des Frères Clément et Calcedonio, ces derniers formèrent le projet d'éprouver l'obéissance et la vertu de leur saint compagnon. Lors donc que les pains furent prêts et le four suffisamment chaud, sous prétexte qu'une autre occupation pressante les réclamait, ils dirent à Fr. Félix de terminer seul la besogne commencée. — « Voyez, lui dirent ils, tout est prêt maintenant ; il n'y a plus qu'à nettoyer le four et à enfourner les pains. » — Or, ils avaient, au préalable, emporté secrètement le balai et la pelle ; en outre, en se retirant, ils fermèrent à clef la boulangerie. Du dehors, ils se mirent à observer par les fissures de la porte comment Fr. Félix allait s'en tirer.

Ils le virent d'abord chercher dans tous les coins balai et pelle, et, ne les trouvant pas, venir à la porte qu'il trouva fermée. Ils l'entendirent alors se dire à lui-même, mais d'une façon très calme : — « *Soit pour l'amour de Dieu !* je ne les trouve pas ; comment faire ? comment faire ? » Ils le virent ensuite considérer, tantôt ce four qui était à point, tantôt ces pains dont la cuisson serait peut être compromise par le retard. Soudain, ils le voient se couvrir la tête de son capuce et se hisser dans le four brûlant ; puis, avec ses mains et le pan de son habit, jeter dehors la braise et les cendres. Cela fait, ils le voient prendre les pains avec ses mains, et sans le secours d'aucun instrument, les placer successivement dans le four ; et la pâte ne se rompait pas. Stupéfaits et comme épouvantés, les deux Frères rentrent dans la boulangerie et considérèrent attentivement Félix de la tête aux pieds ; la chaleur du four n'avait pas même roussi un seul poil de sa barbe !

A la voix de l'obéissance, Fr. Félix fût tranquillement allé à la mort.

AU mois de mars 1777, à la suite de pluies prolongées, une terrible épidémie s'était abattue sur le bourg de Céramie, à une certaine distance de Nicosie. Epouvantés et comme affolés, les gens s'enfuyaient dans la campagne ; beaucoup de malades demeuraient sans secours dans les maisons abandonnées. Les principaux du pays vinrent au couvent des Capucins de Nicosie demander des prières et la présence parmi eux de Fr. Félix. Sachant qu'il n'était pas homme à reculer devant le danger, son supérieur l'appelle. — "*Fra Scontento*, lui dit-il, la contagion sévit à Cérami ; ces gens demandent vos services ; allez-y ; je vous bénis. Faites pour ces pauvres malades tout ce que le bon Dieu vous inspirera." — *Soit pour l'amour de Dieu ! Benedicite !* dit Fr. Félix, et après avoir baisé la terre aux pieds de son supérieur, il part immédiatement, sans autres préparatif, par des sentiers affreux. Groupée sur les rochers, la population valide l'attendait. De plus loin qu'ils l'aperçoivent, tous courent à lui, pleurant et criant. — " Mes amis, leur dit Félix, pleurant avec eux, mes pauvres amis, ce sont nos péchés qui attirent sur nous les fléaux. Répentez-vous sincèrement de vos offenses passées ; promettez de vivre désormais en vrais chrétiens ; puis, espérez en la miséricorde de Dieu et en l'intercession de la Vierge Immaculée. Par son intercession, vous verrez que tout ira mieux. "

Cela dit, le serviteur de Dieu distribue à tous ses chères petites cédules sur lesquelles on lisait : *Sainte Marie-Immaculée, Mère de Dieu, priez pour nous !* Puis il se met à parcourir une à une toutes les maisons infectées par la contagion ; consolant, encourageant les uns, assistant et soignant les autres, en disposant d'autres à bien mourir.

Pendant sept jours et sept nuits consécutives, sans prendre un seul instant de repos, cet intrépide héros se dépensa tout entier au service de ces pauvres gens. Mais alors, vaincue par le dévouement et les prières de Fr. Félix, la contagion arrêta ses ravages ; elle disparut sans plus laisser de traces. Qui pourrait redire les accents de reconnaissance des habitants de Cérami et des bourgades environnantes !

Mais ces populations n'avaient pas été seulement délivrées du fléau temporel ; elles avaient été rendues en même temps à toute la ferveur d'une vie chrétienne. On n'entendait plus parmi elles ni blasphèmes, ni imprécations, ni chants licencieux ; la frivolité des habitudes et des amusements avaient fait place à tout le sérieux de la vertu. C'était une rénovation complète.

• Ainsi fut vérifiée une seule fois de plus la parole de nos saints livres : *Vir obediens loquetur victoria*, " l'homme obéissant comptera des victoires multiples. " — Après la victoire de Cérani, la victoire de Nicosie. C'est le soir même de sa rentrée au couvent, après la pénible, mais glorieuse campagne de Cérani, que Fr. Félix, contre toute espérance humaine, rendit à la santé le petit Fr. François de Gangi dont il a été parlé ailleurs ( chap. IX ).

( à suivre )



UNE PAROLE ROYALE. — *Le roi Louis XIV et la messe de Minuit.*

— Une nuit de Noël, après l'office et avant de se mettre à table, le roi Louis XIV fit appeler Lalande, qui était alors son maître de chapelle :

— Ne trouvez-vous pas, Monsieur Lalande, que tout à l'heure nos musiciens n'ont pas produit, en exécutant l'*Adeste*, leur effet ordinaire

— Sire, je dois reconnaître...

— Quelle en est donc la cause ?

— Sire... je n'ose...

Le roi fronça le sourcil.

— Eh bien ! Sire, plusieurs des musiciens ayant entendu dire que cette année le roi ne paraîtrait pas à l'office de la nuit, se sont absenus d'y venir.

— Notre-Seigneur y devait être, dans tous les cas, monsieur ! J'entends que personne ne manque sans que vous lui en donniez licence ! Chacun des absents vous paiera cette fois neuf livres d'amende !

.....

DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,  
A JEANNE d'ARC ( AYLMEYR - EST.)